

JACQUES DUBOIS

EN MARGE DE
LA GUERRE
D'ALGÉRIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

Texte original - Photographies de l'auteur

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042526047

Dépôt légal : mars 2026

À Lyliane, Isabelle et Paul

Avant-propos

L'auteur

Né en 1931, Jacques Dubois entre au lycée Alain-Fournier, à Bourges, où il est élève de son père, agrégé de grammaire. Malmené, dans son enfance, par des docteurs qui pensent que leurs patients peuvent tout supporter, y compris la douleur à forte dose, il choisit de devenir lui-même médecin pour pratiquer son art différemment, avec psychologie, tact et intuition.

Au cours de ses études parisiennes, il rencontre le néphrologue Gilbert Lagrue, qui exerce à l'hôpital universitaire Henri-Mondor de Créteil. Le professeur l'associe à ses travaux sur le durcissement des artères et l'initie aux techniques d'investigation cardio-vasculaire. L'étudiant apprend « la mécanique du cœur et des artères » et se passionne pour l'enregistrement des courbes de pression.

Les recherches personnelles qu'il mène après l'obtention de son diplôme lui permettent d'affiner la lecture des carotidogrammes. Avec un piézomètre qu'il fait fabriquer à ses frais, il obtient la courbe parfaite : celle qui peut enfin être interprétée dans sa totalité. C'est une première dans la communauté scientifique. Ses résultats attirent l'attention du professeur Jean Lenègre, qui préside la Société française de cardiologie et d'angéiologie. Le 19 novembre 1970, Jacques Dubois reçoit la reconnaissance de ses pairs et sa qualification de cardiologue.

Quittant la médecine générale pour la médecine cardiaque, il revient à Bourges où il ouvre son cabinet et poursuit son travail sur l'onde artérielle jusqu'à l'âge de 62 ans. Ses méthodes de mesure font l'objet de publications, notamment dans les revues *Angéiologie* et *Le Praticien*, ainsi que d'une présentation lors d'un congrès international à la Faculté de médecine de Paris, le 16 novembre 1987. Les cardiologues ont étendu depuis, en consultation, l'usage du piézogramme qu'il avait préconisé. Ses recherches ont fait progresser le dépistage précoce de la dégradation des vaisseaux sanguins.

Le livre

De 1958 à 1960, Jacques Dubois doit suspendre ses travaux en raison de ses obligations militaires. Médecin-appelé du contingent, il effectue son service en Algérie, dans une unité de commandos. Affecté à Picard (Khadra), un petit village de la région d'Oran, il a pour mission d'organiser les soins, seul, sur un vaste territoire, entre mer et montagne. Disponible pour les soldats, blessés lors des combats, et pour les civils indigènes, qui bénéficient de l'Assistance médicale gratuite, il se trouve rapidement libre de prendre des initiatives en dehors des cadres imposés.

L'Algérie lui donne alors la possibilité d'exercer une médecine de terrain, hors les murs, proche d'une population rurale dont il découvre l'extrême pauvreté. Sensible au sort des habitants, pris dans les affres de la guerre, il décide d'investir pleinement ses fonctions et de satisfaire toutes les demandes, y compris celles qui ne sont habituellement pas prises en charge par les dispositifs sanitaires de l'administration. Embarquant avec lui toute son équipe soignante et son épouse, également médecin, qui le rejoindra à deux reprises, Jacques Dubois transforme son petit dispensaire en véritable hôpital de campagne, où il pratique des opérations.

Au fil des mois, le médecin réussit à créer un climat de confiance avec le peuple des confins du Dahra occidental,

qu'il s'est appliqué à soigner loin de toute discorde politique. D'abord surpris par son implication, ses capitaines ont ensuite encouragé sa démarche.

En 2020, Jacques Dubois a commencé à rassembler ses souvenirs et à les mettre par écrit. Puisant dans ses photographies, ses lettres échangées avec sa famille et des articles de presse conservés de l'époque, il a reconstitué la trame de son expérience et délivre aujourd'hui son témoignage : celui d'un homme parmi les hommes, entraîné comme eux dans une lutte qui n'était pas la sienne.

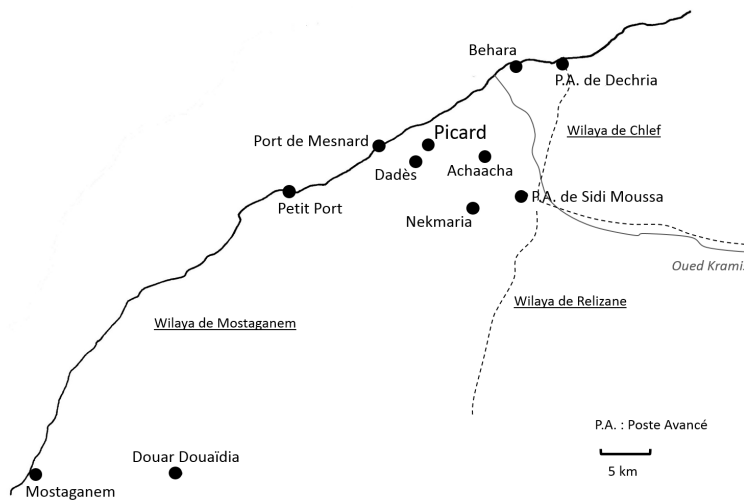
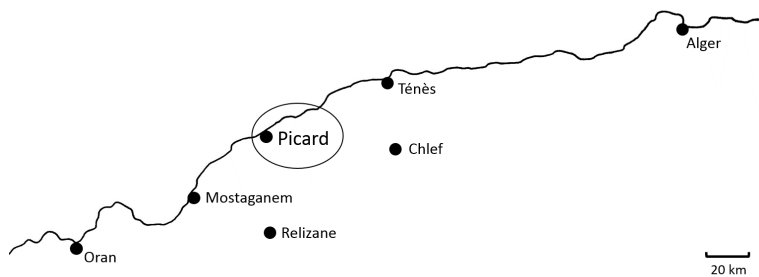
Les honneurs

L'armée continue à s'intéresser à son dossier et à la façon dont il a géré son activité en AFN. Son service militaire achevé, Jacques Dubois reçoit ainsi plusieurs distinctions, dont la dernière lui a été remise vingt ans après son départ de Picard.

Le 25 juillet 1960, il est cité à l'Ordre de la Brigade avec une mention particulière pour son dévouement auprès des populations locales et son courage lors des combats au djebel Mahé. La croix de la Valeur militaire avec étoile de bronze lui est attribuée.

Le 7 décembre 1977, il est nommé au grade de médecin principal, commandant du détachement de réserve des services de santé des armées, à Bourges.

Le 20 mai 1980, le secrétaire d'État aux anciens combattants et le préfet du Cher signent par délégation une reconnaissance de la Nation émise à son attention : le titre lui est décerné en témoignage pour ses services rendus lors des opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique du Nord.



Appel sous les drapeaux

En 1958, je vis à Paris et tout va basculer. Je termine un long cycle d'études médicales dans les grands hôpitaux quand la conscription me rattrape. On m'envoie à la guerre, en Algérie : le pays colonisé lutte pour son indépendance. J'ai 27 ans, je n'ai pas encore soutenu ma thèse de médecine et la France m'appelle sous ses drapeaux d'outre terre pour une durée déjà trop longue. L'Algérie. Fait-elle partie de moi ? Il va bientôt falloir tout quitter.

La caserne des Mousquetaires

L'Afrique du Nord... Je n'étais jamais allé aussi loin. L'océan Atlantique, des îles au large de la Vendée, des alpages en Suisse : voilà tout ce que des vacances en été avec mes parents m'avaient fait voir du monde jusque-là. Mes plus longs trajets, je les avais donc effectués en rejoignant ces lieux de villégiature, depuis le Cher et la Sologne où ma famille habitait. Je faisais aussi la route à moto, quelques fois, entre Paris et ma région natale. Mon travail ne me laissait pas le temps d'entreprendre de plus grands voyages. Il fallait pour cela qu'on m'en intime l'ordre.

Changer de vie... La dernière fois, c'était à ma sortie du lycée. Lorsque je voulus étudier la médecine et que rien ne me permettait de le faire à Bourges, j'avais déménagé : l'école de référence était parisienne, dans le quartier de l'Odéon. Mon père, enseignant de français, avait fait jouer ses relations pour m'obtenir une chambre chez un couple de professeurs de musique, dans le 7^e arrondissement. Je me trouvais

là, idéalement, à un quart d'heure à vélo de la Faculté. Et, sans le savoir, à quelques pas de ma destinée.

Le hasard a effectivement voulu que mes deux logeurs musiciens soient détachés du conservatoire d'Oran. Ils venaient de temps en temps dans leur appartement métropolitain pour y donner des cours à leurs élèves désireux de perfectionner leur voix. Je les entendais donc plus que je ne les voyais : lorsqu'ils étaient en visite, des chants maghrébins traversaient les cloisons et emplissaient ma chambre, pourtant retirée à l'autre bout d'un très long couloir.

Austère, entièrement tapissée d'un rouge affreux, cette chambre avait néanmoins le cachet des bâtiments historiques puisqu'elle était située dans l'ancienne caserne des Mousquetaires gris. D'Artagnan y avait été nommé capitaine sous Louis XIV et sa Compagnie, au service de la reine, y fut logée jusqu'en 1775. J'entrais, dans ce noble édifice, par le 12 rue de Beaune.

Ainsi, lorsque j'appris la date de mon enrôlement et le lieu de mon affectation, je vivais déjà depuis des années dans un établissement militaire où l'Algérie m'avait habitué à ses mélodies, comme pour m'ouvrir la voie. La coïncidence était heureuse. Certes, la conscription me sortait d'une ligne droite et je n'étais pas encore prêt : j'avais pourtant sur le bon chemin, même si c'était à l'aveuglette.

Compte à rebours

Entre la Faculté de médecine et l'hôpital Laennec où je faisais mon internat, mes journées s'enchaînaient sans me laisser de répit. Je menais une vie solitaire, en bourreau de travail. Je prenais beaucoup de gardes et quand je pouvais libérer une soirée, je m'enfermais avec mes livres dans ma chambre écarlate pour travailler mes concours.